

15 juin.

Je renonce à me trainer au couvent — à quoi bon en savoir un peu plus, si je dois mourir... Car cette idée me vient souvent quand je me vois changer si rapidement. J'ai dit au docteur, hier : Dites donc, vous, allez-vous me guérir, ou bien m'expédiez-vous dans les étoiles bientôt ?

—Veux-tu te taire ! tu n'es pas malade — c'est de la faiblesse !

—Ben, si je ne suis pas malade, je serais curieuse de voir comment on est malade ! Savez-vous que je ne puis plus me coiffer seule ?

—Trop de cheveux, grogna-t-il, faudrait les couper !

Je me pris la tête à deux mains.

—Jamais, vous m'entendez, jamais ! Vous m'enterrez avec mes cheveux !

—Ta, ta ta, je t'envoie à la mer, et aussitôt que possible, et tu reviendras grasse et bien forte, tu entends, fillette ?

—Tant mieux, car j'ai beau ne pas être malade, docteur, je n'en puis plus de vivre si peu ! — et de grosses larmes descendirent malgré moi, et le lâche docteur se sauva.

Je pars bientôt et en attendant je ne remue plus, je suis trop, trop fatiguée !

22 juin.

C'est donc bien vrai, et je partirai la semaine prochaine pour aller très loin, un vrai voyage aux Etats-Unis, et je verrai la vraie mer, et je m'y baignerai ! Quoique molle et paresseuse, je me berce doucement dans ce beau rêve, et quand il me vient une grande frayeur que ce ne soit qu'un rêve, j'écoute les propos à la maison, je regarde le joli costume de baigneuse et les gentilles petites toilettes qu'on me prépare avec un intérêt qui me gagne, les jours où je ne suis pas alourdie par la chaleur et la fièvre. Car j'ai de mauvaises journées, où je me traîne.....

Je me fais un singulier effet de petite personne champignon ; il me semble que mon passé, si peu long encore, est loin, et mon passé c'est un an, trois mois... il ne me tient plus, il est comme un rêve fini. L'avenir, c'est ce voyage en pays inconnu, avec des personnes qui me sont

indifférentes — je ne tiens donc pas, non plus, à cet avenir. Je ne me l'imagine pas, parce que je suis trop fatiguée — je sais que je pars, je suis contente parce que c'est du nouveau, et que peut-être je trouverai dans ce là-bas où l'on m'envoie, cette vie qui me manque et qui me laisse si... si champignon, que je suis un peu dégoûtée de moi et de tout. Je dis cela, à toi tout seul, cher petit confident discret. On m'a déjà grondée et, oui, ridiculisée, pour avoir dit tout ce si vrai sentiment. "C'est ridicule à mon âge de parler ainsi" — Pourquoi ? "Parce que je suis jeune", paraît-il. C'est peut-être justement pour ça, pourtant, que je m'embête. Je vis dans ma chambre comme une religieuse, et je ne fais jamais ma volonté. Si j'étais plus vieille — et quand je serai plus vieille, j'ai idée que ça changera — je ne puis croire que tout sera terne et ennuyeux comme maintenant ! J'aurais dû être un garçon, et s'il n'y avait aucun moyen de me faire garçon, cher bon Dieu despotique, n'aurais-tu pu me faire oiseau ? O les jolis et les heureux !

Marie se trouve bien à plaindre parce que je pars, et je me trouve à ce propos une bien vilaine petite égoïste, puisque je contemple son chagrin avec... oui, hélas, avec ravissement ! Je lui ai avoué hier ce monstrueux sentiment. Elle fut indignée, et moi, lui passant les bras au cou : "Si tu as tant de peine, petite Marie, c'est que tu m'aimes, et j'aime que tu m'aimes." Cela a calmé son indignation, elle a même paru satisfaite. N'empêche que j'ai un cœur laid !

J'apporte mon cahier avec moi là-bas, ce sera mon seul confident.

2 juillet.

Comme je suis malade, mon Dieu, puis-je bien guérir et devenir forte ? — j'en doute quand je m'éveille après une nuit comme la dernière, agitée par la fièvre, et, tour à tour, brûlante et glacée. Je n'ai plus de ressort, d'intérêt à rien. Que je voudrais ne plus être malade, d'une manière ou de l'autre, guérie ou morte.

Pauvre docteur insensé, ou menteur comme un démon, qui dit que je ne suis pas malade ! Je croirais

plutôt que je me meurs... L'horrible mot et la triste chose, mon Dieu, aidez-moi ! Je ne veux pourtant pas mourir — mais si Lui, le grand Dieu le veut et l'a décidé, cela se fera puisque je suis sa chose. Ces pensées tourbillonnent dans ma tête et me font mal, parce que je ne me sens pas bien bonne au fond.

Saco, (Maine), 9 juillet.

Depuis trois jours ici, je vis dans un rêve, contemplant la mer, respirant ce bon air parfumé de varech, me demandant si je suis bien moi, l'ex-petite misère, la petite loque, partie il y a quatre jours de Québec, tenant à peine ensemble ! Que tout cela est beau, et que c'est bon de vivre et de me dire que la vie me revient par toutes ces belles choses. Mes yeux sont ravis, mes oreilles sont charmées, je ne me lasse pas de l'entendre, et le jour et la nuit elle me berce, elle engourdit en moi toute la sourde souffrance, les petites agitations, les inquiétudes vagues qui accompagnaient mon grand état de faiblesse. Et tout ce grand apaisement se manifeste par un sommeil qui m'anéantit le matin, l'après-midi, et toute la nuit. Couchée à neuf heures, hier soir, je ne m'éveillai ce matin qu'à neuf heures, ayant dormi ces douze heures sans interruption. De mon lit je vois la mer. Je me suis habillée en poussant des exclamations admiratives qui faisaient sourire mademoiselle Julie, entrée pour s'informer de la "petite malade."

Elle est un peu pincée cette si petite et si importante mademoiselle Julie ! Loulou que j'ai retrouvée ici, a sa chambre, vis-à-vis la mienne, sous la surveillance directe de sa solennelle mère. Elle sera ma compagne habituelle et nous laisserons nos vieilles chaperonnes se faire des mines dans leur glace, changer de toilette quatre fois par jour pour faire la conquête des Yankies.

J'ai passé la matinée avec Loulou, couchées sur le sable, à l'abri d'un rocher, un peu éloignées de l'hôtel... sans causer, sans lire — à regarder, à écouter, à rêver, dans un état de béatitude absolument ravissant ! Les bonnes heures ! La bonne vie où il n'y a qu'à se laisser vivre dans le beau !